

PROFIL JOE BOYD

ARTICLE
ESTELLE CHARDAC

PHOTOGRAPHIE
ANNE-MARIE BRISCOMBE

1942

Naissance à Boston,
Massachusetts

1966

Produit son premier
disque, lance l'UFO
Club, crée le label
Witchseason

1971

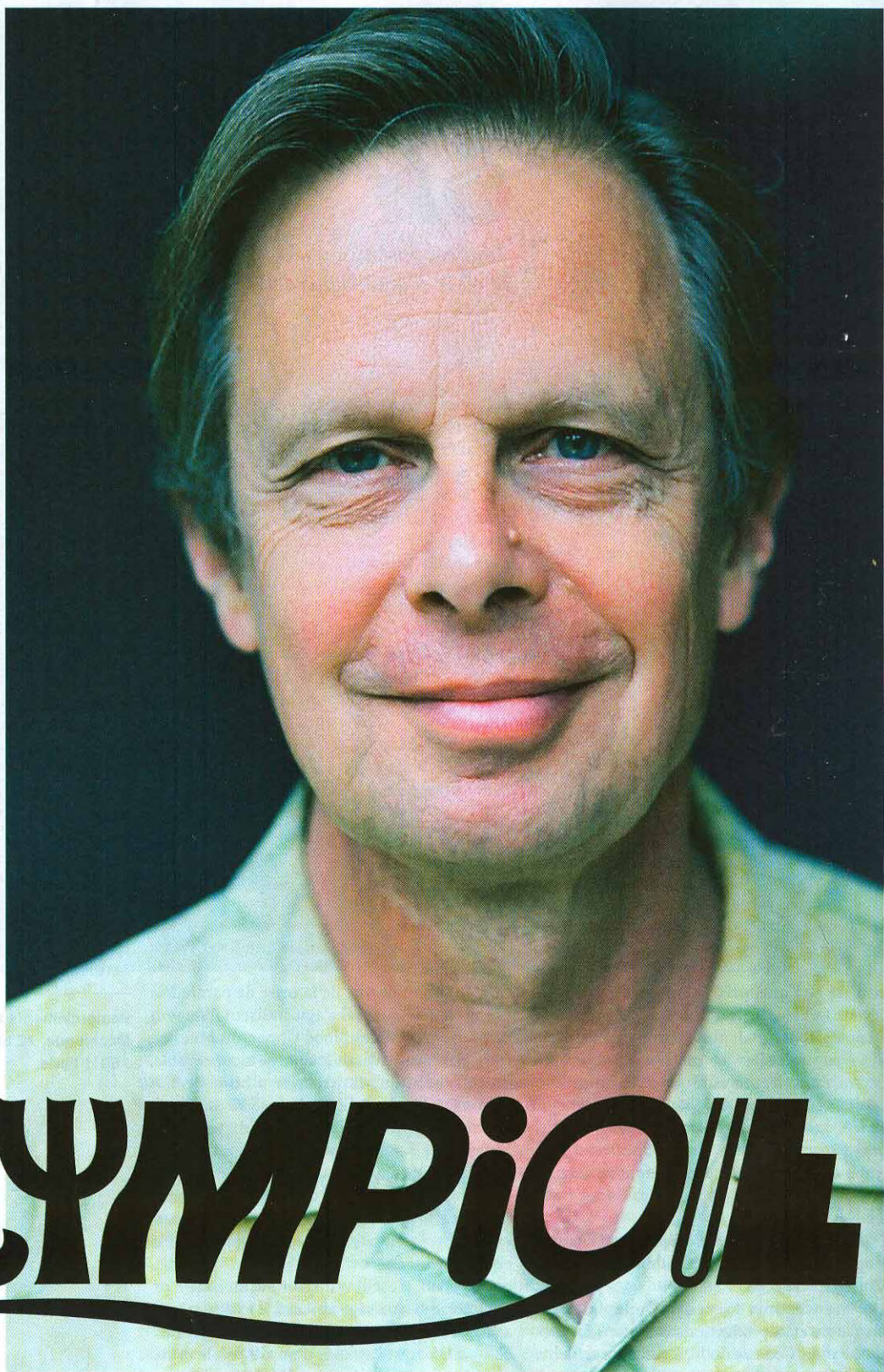
Producteur pour
Warner Brothers Films

1980

Début de Hannibal
Records

2005

Sortie de *White
Bicycles*



JOE BOYD

Véritable homme à tout faire du rock, Joe Boyd a traversé les années psyché sans une égratignure, mais le cerveau empli de souvenirs qui parfument son fascinant livre *White Bicycles*. Le fringant sexagénaire américain revient sur son extraordinaire parcours de mélomane.

POUR ÉTABLIR un immense six degrés de séparation du rock, il suffirait de placer Joe Boyd au cœur de l'organigramme. Les pointillés de l'histoire se relieraient alors tout seuls, cheminant naturellement de Sister Rosetta à Nick Drake, de Fairport Convention à R.E.M., d'Alan Lomax à The Move, de Bob Dylan à The Incredible String Band. Car tous ont un jour ou l'autre croisé le chemin de cet influent homme de l'ombre, qui raconte ses années soixante dans un roman-fleuve, *White Bicycles*. Le nom est pourtant peu familier à ceux que la lecture de pochettes et autres notes en bas de page ne passionne pas plus que les mots croisés du *Figaro*. Producteur, tenancier de salle, tourneur, organisateur de festival, patron de labels, réalisateur de films, cet élégant électron libre a collectionné les incarnations tout le long de sa carrière défricheuse. Il lui suffit pourtant de trois mots pour décrire son sacerdoce : "écouter la musique". Alors il écoute. Et ceux qu'il écoute le remercient.

Son drôle d'accent indéfinissable, aux consonances étrangement néerlandaises, cet Américain le tient de ses voyages, "à force de m'adresser à des étrangers non-anglophones". C'est que Joe Boyd a depuis longtemps quitté le nouveau monde pour l'ancien, l'accueillante Angleterre, pays de toutes les passions où il fit carrière, mais aussi point d'ancrage d'une vie nomade. Vacciné contre l'industrie du disque, il se consacre aujourd'hui à une activité plus sédentaire, l'écriture, "pour raconter des histoires que personne n'a entendues ailleurs". Journaliste pour *The Guardian* ou *The Independent* le jour, Joe s'applique la nuit à rédiger un nouveau livre, après le succès inopiné de *White Bicycles*. "Je suis très relax aujourd'hui. Et beaucoup plus égoïste. Pendant des années, j'ai géré la vie d'autres personnes. Certains suivaient mes conseils la moitié du temps, mais personne à 100%. J'ai enfin trouvé quelqu'un d'obéissant : moi", s'esclaffe-t-il. Il se démène aussi pour publier les écrits posthumes de son père, un visionnaire qui avait inventé une carte de crédit en... 1946 et tracé sa route hors des sentiers battus. Comme quoi, les chiens ne font pas les chats. À soixante-quatre ans, ce séduisant blond décontracté peut se féliciter de son étonnant parcours, débuté il y a presque un demi-siècle, quand le jeune bourgeois de Princeton, New Jersey, se pique de jazz. "Une de mes grands-mères m'a offert par hasard la compilation *Encyclopedia Of Jazz*. L'autre jouait merveilleusement du piano. Elle donnait des récitals de Chopin ou Brahms à la radio. C'est grâce à elle que j'ai développé mon oreille pour la musique". À dix-sept ans, il s'improvise organisateur de concerts, en dénichant un bluesman oublié, Lonnie Johnson, dans les pages blanches. Le succès de l'expérience lui inocule le virus du music business. Ses études à l'Université de Harvard ne sont qu'une parenthèse dans ce destin déjà tourné vers la création... Ou plutôt, celle des autres. De fil en aiguille, cet affable passionné se fait remarquer dans le microcosmique circuit de sa ville. Tant et si bien qu'il se trouve aux premières loges du Newport Festival en 1965, pendant la prestation électrisante de Bob Dylan, où il évite soigneusement de baisser le son. Sa curiosité dévorante l'emporte pourtant sur son confortable début de carrière auprès du promoteur George Wein, qui l'a pris sous son aile. Sous l'impulsion du label Elektra, désireux de développer une antenne londonienne, il s'envole pour la Perfide Albion, en plein remue-ménages culturel. L'oreille en alerte, il ne tarde pas à exaucer son souhait adolescent. S'il se fait les dents sur les disques d'Eric Clapton And The Powerhouse ou The Incredible String Band, son premier vrai coup d'éclat s'appelle *Arnold Layne*, premier simple d'un petit groupe inconnu... Pink Floyd. "Quand je rencontre de jeunes artistes, ils me demandent souvent : 'Toi qui as travaillé avec Syd Barrett, tu faisais quoi avant, musicien ou ingénieur ?' 'Aucun des deux !, je leur

répondais, à leur stupéfaction. 'Mais je savais écouter !'", souligne-t-il encore mélancoliquement, conscient de l'importance de son flair auditif. Programmateuse de l'UFO Club, incroyable lieu de débauche psychédélique et repaire d'outsiders (Soft Machine, The Move), il met à profit son sixième sens pour dénicher les pointures de son époque. Qu'il enrôle parfois ensuite sur son label Witchseason où il fait office de producteur maison. Sa capacité "à se rendre transparent en studio" – dit son collaborateur de longue date Richard Thompson, de Fairport Convention – lui attire la confiance des musiciens. Si le Floyd lui a filé entre les doigts, il tisse sa toile autour de The Incredible String Band, Nick Drake ou Vashti Bunyan, pense leurs œuvres, panse leurs plaies, et se dépense à grands frais. Devient le sculpteur discret d'un certain folk pastoral à l'anglaise. Pourtant, son credo est déjà punk. "Je reste convaincu que la première prise est toujours la bonne !", explique-t-il aujourd'hui, effrayé par les innombrables possibilités offertes par les studios actuels. "Mon image de producteur datait plutôt du modèle des années 30. J'avais été marqué par un livre sur la country où il était question de Ralph Peer. Bien sûr, j'avais zappé la partie expliquant qu'il avait signé les droits d'édition de tout ce qu'il avait produit. Aujourd'hui la famille Peer est multimilliardaire et disons que je n'en suis pas là. (Rires)."

POLYGLOTTE

Après de si fructueuses années 60, la décennie suivante est forcément décevante. Son cortège d'échecs et de morts, celles des amis mais aussi d'un certain idéalisme, le poussent vers un autre univers. Embauché par les studios Warner Bros à Los Angeles en 1971, il devient responsable de leurs BO, et pas des moindres (*Orange Mécanique*, *Délivrance*). Galvanisé par le succès de l'entreprise, il passe aux longs-métrages. L'échec est cuisant. Aujourd'hui encore, l'évocation de cette expérience stérile semble le miner. "Je croyais que j'allais devenir producteur de cinéma. Mais ce n'était qu'un fantasme. En fait, tu développes 25% des projets pour n'en mener qu'un à bout. C'est considéré comme normal. Au final, aucun de mes films ne sortait. Quelle frustration..." Loin de cette ville des anges déçus, où il se sent parfaitement étranger, ce polyglotte revient à ses premières amours : Londres et la musique. En 1980, il lance Hannibal Records. Son frère Joe, avocat de son état, mais mélomane convaincu ("sa collection de disques surpassera toujours la mienne"), y est brièvement associé. Sauf que le plus malin des deux singes n'est pas celui qu'on croit... "Je lui ai offert les clés de nos bureaux à Londres. À l'époque, l'album de Richard & Linda Thompson, Shoot Out The Lights, marchait très bien. Si bien, en fait, qu'on n'arrivait plus à réapprovisionner les bacs, faute d'argent ! Là, mon frère me propose de sortir une série de musiques vocales harmoniques avec des artistes comme Le Mystère Des Voix Bulgares ou Ladysmith Black Mambazo. Absorbé par les problèmes financiers, je l'ai envoyé sur les roses en lui assurant qu'il n'y avait aucun public pour ce genre de musique... Si j'avais su !" Peut-être alors que ce label, pionnier de la world-music, qui a aussi abrité Robert Wyatt et Brian Eno, serait toujours entre les mains de son brillant fondateur aujourd'hui. Mais l'heure n'est plus aux regrets. Sa dernière incursion dans le rock moderne a beau remonter à 1985 avec le très sudiste *Fables Of The Reconstruction* de R.E.M., le fringant producteur se dit peu intéressé par un retour en studio. La faute à un tempérament... "réactionnaire. (Rires.) Si je dois enregistrer un artiste, il faut qu'il soit capable d'assurer deux morceaux par jour pendant une semaine, et basta. En général, ils s'effarouchent tous à l'énoncé du programme", ricane-t-il. Rangé des consoles, Joe ? Pas tout à fait. Fort de son exploit printanier lors du concert-hommage à Syd Barrett, où il réussit à réunir ces vieux grincheux de Pink Floyd sur scène, il s'avoue tenté par la "production d'événements. Ou de documentaires, trente-cinq ans après avoir réalisé *Jimi Hendrix... Qui sait ?*" Pour le moment, cet amoureux de littérature, parfaitement francophone, a remplacé les notes de musique par les mots. Joe Boyd, l'homme qui écoutait, a des choses à dire. Alors on l'écouterait. Et ceux qui l'écouteront le remercient.